

# Introduction

Michel CATALA, Stanislas JEANNESSON et Éric SCHNAKENBOURG

« Il n’y a point eu d’événement aussi intéressant pour l’espèce humaine en général, et pour les peuples de l’Europe en particulier que la découverte du nouveau monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l’industrie et le gouvernement de tous les peuples. C’est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont devenus nécessaires : les productions des climats placés sous l’Équateur, se consomment dans les climats voisins du pôle ; l’industrie du Nord est transportée au Sud ; les étoffes de l’orient habillent l’occident, & partout les hommes se sont communiqué leurs opinions, leurs loix, leurs usages, leurs remedes, leurs maladies, leurs vertus & leurs vices. Tout est changé et doit changer encore<sup>1</sup>. »

À lire cet extrait de l’*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes* dirigé par l’abbé Guillaume-Thomas Raynal, le monde des années 1770 serait devenu un espace d’échanges divers et variés, animé pour le meilleur et pour le pire par les Européens. On pourrait aisément paraphraser cet extrait et l’appliquer aux réalités du XXI<sup>e</sup> siècle : les grandes puissances agissent à l’échelle de la planète, les marchandises circulent du nord au sud et de l’est à l’ouest, et inversement, tout comme les idées, les pratiques ou les maladies. La conscience ou, plutôt, la conviction que la mondialisation est un phénomène contemporain de sa propre existence est donc une réalité ancienne, alors même que le terme ne l’est pas. Il n’apparaît en français qu’en 1916 sous la plume du Belge Paul Otlet qui, constatant que « la terre entière est devenue le territoire où s’exerce l’activité humaine et [que] celle-ci ne se laisse plus enserrer ni comprimer dans les limites arbitraires des frontières de chaque pays », souhaite

une gestion internationale des ressources planétaires en prenant « à l’égard des richesses naturelles des mesures de “mondialisation”<sup>2</sup> ». Son équivalent anglais, *globalization*, se forme dans les années 1930. Dans les deux cas, il faut attendre les années 1960 pour que le mot désigne un phénomène général d’interconnexions planétaires, avant de se diffuser au cours des années 1980 après l’article de l’économiste Théodore Levitt sur la mondialisation des marchés, et de devenir une véritable notion dont l’utilisation se généralise dans le vocabulaire courant dans les années 1990.

S’il est relativement aisé de décrire, voire de mesurer les effets de la mondialisation, il est plus délicat d’en donner une définition. On peut retenir celle du géographe Jacques Lévy, remarquable de concision : « Émergence du monde comme espace pertinent<sup>3</sup> », qui a le mérite d’inscrire le phénomène dans le temps long, celui d’une lente révélation du monde à l’ensemble de l’humanité. Le développement des échanges – commerce, migrations, circulations des informations, des idées et des savoirs –, la progressive mise en relation des peuples et des espaces, ont conduit à une interdépendance généralisée, à l’échelle globale, des sociétés humaines. Le processus n’est toutefois ni linéaire, ni exempt de déséquilibres et de conflits. La mondialisation repose sur des rapports de force et d’influence entre continents, entre régions du globe, entre pays, constituant des hiérarchies labiles à partir de centres d’impulsion prépondérants, mais pas nécessairement dominants. Ces interactions alimentent des dynamiques emboîtées qui créent tout à la fois de l’ordre et de l’instabilité, de l’homogénéité et de la diversité, de l’intégration et de la relégation. Saisir le rôle de l’Europe et des Européens dans ces dynamiques de longue durée est l’ambition de cet ouvrage.

## EUROPE ET MONDIALISATION(S)

■ Si, de toute évidence, la réalité de la mondialisation précède sa qualification, la première difficulté consiste à déterminer l'origine du phénomène. Sans remonter à l'époque néolithique, les pièces romaines du IV<sup>e</sup> siècle retrouvées dans les ruines d'un château médiéval au Japon, ou une statuette de Bouddha du VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle exhumée lors de fouilles d'un centre du commerce viking en Suède, montrent que produits et marchandises circulaient de longue date entre l'Asie et l'Europe, mais aussi l'Afrique. Des travaux récents comme ceux de Paolo Grillo tendent à réévaluer l'importance des circulations planétaires de l'époque médiévale, bien réelles quoique fort limitées – ainsi du commerce des épices, vendues très cher et en petite quantité si bien qu'elles étaient réservées à une élite. Rappelons par ailleurs qu'à de très rares exceptions près, aucun peuple, aucune société, pas plus en Europe qu'ailleurs, n'a vécu isolément et que la mise en place d'interconnexions à grande échelle n'a pas été l'apanage des Européens. La diffusion de l'islam en Afrique occidentale à partir du IX<sup>e</sup> siècle atteste les circulations avec la péninsule arabique, alors qu'à son apogée, l'Empire mongol du XIII<sup>e</sup> siècle, qui peut être considéré comme le premier cadre politique de la mondialisation, s'étendait des principautés russes aux rivages de l'océan Pacifique. L'Europe, « petit cap du continent asiatique » selon Paul Valéry, n'a longtemps été qu'une économie-monde parmi d'autres, ce que Fernand Braudel définissait comme « un morceau de la planète économiquement autonome, capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même<sup>4</sup> ». Ce n'est que progressivement, avec l'arrivée de Colomb en Amérique en 1492, celle de Vasco de Gama sur la côte orientale de l'Inde en 1498 puis la première circumnavigation du globe achevée en 1522, que les Européens commencent à avoir l'idée de la mesure de la planète. Dès lors, leurs relations avec le reste du monde s'étoffent et deviennent plus régulières.

Bien que les historiens distinguent parfois plusieurs mondialisations, nous préférons user du terme au singulier et parler de la mondialisation. Que son histoire, sur la longue durée, connaisse des épisodes d'accélération et de décélération ne suffit pas pour que l'on puisse la regarder sous l'angle dual de la rupture ou de la continuité. Il est possible de tirer des fils depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, et même au-delà, de retrouver des phénomènes qui certes se diversifient et s'étoffent considérablement avec le temps, mais dont la nature profonde ne change pas : la consommation de produits du lointain – de quelque point de vue que l'on se place –, l'adoption de modes exotiques, la division internationale du travail, les placements financiers inter-

nationaux, la rivalité de puissances autour d'enjeux localisés sur d'autres continents ou d'autres régions, la quête de matières premières ou de produits considérés comme précieux, l'intérêt pour les larges horizons ou l'émigration dans l'espoir d'une vie meilleure.

Rapportée à la place de l'Europe et des Européens, l'histoire de la mondialisation n'est toutefois pas linéaire. Elle connaît ses temps forts et des épisodes plus calmes de stagnation, voire de contraction, avant de repartir. Trois temps saillants peuvent être distingués, qui viennent rythmer le rapport de l'Europe au monde. Le premier, parfois appelé « premier âge global », ou qu'un regard rétrospectif qualifie aussi de « protomondialisation », va du XVI<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dès cette époque, les Européens participent à des connexions à grande échelle, qu'ils en aient créé les structures, dans l'Atlantique et le Pacifique, ou qu'ils s'intègrent à des réseaux déjà existants dans l'océan Indien ou en Asie orientale. Le changement avec les siècles antérieurs est réel bien que, d'abord, lent et modeste mais, malgré son caractère ténu, solide et en croissance régulière. Il permet progressivement l'amplification et la complexification des échanges et des circulations de marchandises, d'hommes, d'idées, de capitaux, de savoirs, de pratiques et de goûts à l'échelle de la planète. Il en résulte des réalités diverses : le métissage (biologique), l'hybridation (faune et flore), le syncrétisme (domaines culturel et religieux), ou encore l'acculturation (modification de la culture d'un groupe de population au contact d'un autre groupe). Cependant, la valeur des grands échanges internationaux dans la production globale de richesse demeure fort limitée, y compris pour des pays très engagés dans le commerce à grande échelle. Malgré tout, les connexions entre grands ensembles régionaux sont bel et bien établies par un rapprochement des grandes économie-mondes. Les premiers signes en sont manifestes dès le XVII<sup>e</sup> siècle, avec le ralentissement de la production de l'argent américain qui a des conséquences économiques notables tant en Europe qu'en Asie, ou avec la disjonction sur des milliers de kilomètres entre lieux de production et lieux de consommation, comme c'est par exemple le cas pour les denrées coloniales.

On peut estimer, avec Kenneth Pomeranz, qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre et la Chine constituaient chacune le pôle de deux économies-mondes encore relativement distinctes mais présentant des caractéristiques fort semblables en termes de niveaux de consommation ou de développement économique et démographique. Les deux pays étaient alors en capacité de devenir l'élément moteur d'une mondialisation à l'échelle du globe. Plusieurs facteurs

peuvent expliquer le décollage de l'Angleterre – et avec elle, de l'Europe entière –, notamment le recours au charbon comme principale source d'énergie et la mise à contribution des ressources des empires coloniaux, deux atouts dont la Chine était dépourvue. Le deuxième moment fort des rapports entre l'Europe, les Européens et la mondialisation commence donc avec le XIX<sup>e</sup> siècle pour s'accélérer nettement autour de 1850 et marquer un temps d'arrêt au début des années 1930. La caractéristique de cette période est, sans doute, l'évolution vers un marché global largement animé par les Européens, d'autant plus que des millions d'entre eux s'installent alors sur d'autres continents. La mondialisation alors à l'œuvre repose sur les effets conjugués de l'industrialisation – au point d'avoir été qualifiée de « mondialisation industrielle », de l'avènement du libéralisme, des progrès des communications, de la baisse du coût du transport des marchandises et des hommes, combinée avec davantage de vitesse et de capacité de charge. L'Europe, comme l'Amérique du Nord, bénéficie d'une avance technologique qui lui permet de prendre une part prépondérante dans les dynamiques de la mondialisation, au moyen de la fondation d'empires et d'établissements coloniaux. Il y a désormais davantage de biens à échanger, qui circulent plus rapidement et plus facilement, ce qui produit une certaine cohérence entre l'offre et la demande, également envisagées à grande échelle. Flux financiers, de matières premières et de produits fabriqués s'organisent dans l'aspiration d'un marché mondial qui concerne toujours davantage de consommateurs, de travailleurs, de lieux, de moyens de production et de transport, pour fonder une interdépendance entre l'Europe et le reste du monde.

On peut s'interroger sur la place des deux guerres mondiales dans le processus de mondialisation. Ont-elles freiné ou, au contraire et peut-être de façon paradoxale, accéléré le phénomène? La Première Guerre mondiale fut certes un affrontement entre nations, mais également un formidable moment de circulations et de mises en contact dont les conséquences, notamment dans les domaines économique, culturel et idéologique ont été considérables – que l'on songe seulement aux millions de soldats venus de tous les continents se battre sur les champs de bataille d'Europe et du Moyen-Orient, à la main-d'œuvre recrutée en Asie comme en Afrique pour venir travailler dans les usines françaises et britanniques, à l'impact de la révolution russe ou à celui du wilsonisme sur les structures même du système international. Plus qu'en 1914, la véritable rupture a lieu au début des années 1930, lorsque les effets de la crise née aux États-Unis s'étendent au monde entier et que

l'Europe, comme les autres continents, entre de plain-pied dans une période de récession économique et de tensions politiques que vient prolonger la Seconde Guerre mondiale.

Le troisième temps fort de la mondialisation est celui qui débute dans les années 1950 et s'accélère dans les années 1980-1990 à la faveur de la libéralisation croissante des échanges et de la déréglementation des marchés, du développement des réseaux de transport des hommes, des biens et des informations, de la large diffusion d'habitudes et de références de consommation. La mondialisation prend alors une nouvelle dimension avec l'interconnexion instantanée des organisations et des êtres humains à l'échelle planétaire rendue possible par la révolution numérique qui accélère la formation d'une véritable société transnationale globale fonctionnant en temps réel et s'émancipant du cadre national. Les toutes dernières décennies ont porté à leur paroxysme des phénomènes anciens et surtout ont fait prendre conscience à chacun que bien des activités économiques, des pratiques ou des informations prennent, au moins pour partie, place dans un ensemble mondialisé. Le monde, en quelque sorte, se rétrécit pour former ce que Marshall McLuhan a appelé dès 1967 le « village global » afin de souligner les effets de la circulation de l'information. Ce n'est évidemment pas un hasard si le terme de mondialisation est devenu d'un usage courant, au point que la notion a intégré les programmes de l'enseignement secondaire. Désormais, à de très rares exceptions près, tous les pays, toutes les régions du monde sont concernées et leurs économies directement ou indirectement intégrées dans le grand échange global. Les grandes entreprises et les États pensent leurs stratégies et leurs politiques à l'échelle du monde, alors que chacun et chacune par ses différentes consommations est acteur et actrice de la mondialisation. L'Europe joue un rôle actif dans ce troisième temps qui impose des mutations d'envergure de toute nature et provoque de nombreux débats, dès le début des années 1990 – la mondialisation étant vénérée par certains comme la source essentielle de la croissance et de la modernité, et honnie par d'autres du fait des inégalités sociales et des atteintes à l'environnement qu'elle exacerbe. Des mouvements antimondialistes puis altermondialistes apparaissent dans l'espace public sans pour autant entraver l'accélération du processus. La grande crise économique de 2008, qualifiée de première crise de la globalisation, le changement climatique, la crise sanitaire de 2020-2021 montrent que, plus que jamais, les destins des uns et des autres sur la planète sont liés, mais favorisent également les interrogations sur le rythme, l'intensité et les excès de la mondialisation. Pour

Edgar Morin en 2010, « il faut à la fois mondialiser et démondialiser, croître et décroître, développer et envelopper<sup>5</sup> ». Mais ces dernières décennies – au moins depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale –, ont également révélé que l'Europe et les Européens, qui avaient en grande partie animé les dynamiques de la mondialisation depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, n'en étaient plus le pôle d'impulsion majeur.

### UNE HISTOIRE DE L'EUROPE ET DES EUROPÉENS, DANS LE MONDE ET PAR LE MONDE

■ S'il n'est pas simple de définir la mondialisation, il l'est encore moins de s'entendre sur les termes d'« Europe » et d'« Européens ». Sans entrer dans la question sans fin et un peu vaine des frontières de l'Europe, qui n'ont cessé, du moins à l'Est, mais aussi au Sud, de mouvoir au gré des projets et des représentations politiques, retenons que le terme « Européens » apparaît chez les Grecs dans l'Antiquité, par opposition aux Perses, comme si dès l'origine la définition de soi ne pouvait s'appréhender que dans la confrontation à l'Autre. Il faut cependant attendre le XV<sup>e</sup> siècle pour qu'il commence à devenir d'un usage relativement courant, tout comme celui d'« Europe ». La déliquescence de l'idéal médiéval de la *respublica christiana* sous l'impulsion de la Réforme et de l'affirmation des États, ainsi que la multiplication des contacts avec les peuples d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique ont conduit les Européens à s'interroger sur ce qui les distingue, dans leur ensemble, du reste du monde. C'est le moment où, à mesure qu'ils « découvrent » le monde, les Européens éprouvent le besoin, pour s'en approprier les différentes parties, de les cartographier et de les nommer – et donc, en premier lieu, de se désigner eux-mêmes pour mieux s'en distinguer. « L'invention des continents » (Christian Grataloup) est à ce titre une étape essentielle dans l'entreprise de construction du monde qui accompagne les conquêtes européennes. La notion d'Europe se dote alors d'une dimension culturelle qui va au-delà de la dimension religieuse, si bien qu'au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'opposition ancienne entre les Européens et les Autres, déclinée sur le mode chrétien/païen ou chrétien/infidèle, tourne davantage sur l'identité culturelle et le niveau supposé de civilisation, rapporté à soi, dans une vision autocentrée du monde – ce que l'on a longtemps appelé « les grandes découvertes » constituant surtout, finalement, un moment fort de l'histoire de l'eurocentrisme.

Longtemps en effet, l'histoire de la mondialisation s'est écrite comme celle d'une occidentalisation du monde, décrite comme l'épopée de l'exceptionnalisme européen

qui, finalement, se serait imposé partout et à tous – et le texte cité en ouverture en fournit une belle illustration. Les Européens auraient été les agents du désenclavement/décloisonnement du monde. Mais si l'on considère les échanges qui existaient au sein du continent américain avant l'arrivée des Européens ou, surtout, les relations du monde indien avec l'Asie de l'Est ou du Sud-Est, on peut estimer que c'était bien l'Europe qui jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle était enclavée et cloisonnée, et qu'elle se situait en tout cas en marge du centre principal d'une économie mondiale alors centrée sur l'océan Indien. S'il est vrai, qu'à des degrés divers et avec des décalages chronologiques les grands phénomènes de la mondialisation ont concerné l'ensemble des Européens, qu'ils en aient été les acteurs ou qu'ils les aient subis, cette histoire ne saurait s'écrire seulement dans la perspective de l'émergence d'un centre dominant, face à des périphéries soumises. Partout, au contraire, les Européens durent s'accommoder et composer avec des réalités locales de nature diverse (politique, économique, démographique, sanitaire, environnementale...) et qui souvent s'imposèrent à eux.

Par ailleurs, dès l'origine, le rapport au monde ne fut pas le même pour toutes les puissances européennes et leurs habitants. Si l'ensemble des régions du continent participa, d'une manière ou d'une autre, à la grande dynamique de la mondialisation des échanges et des migrations, l'intensité et le rythme des apports varièrent fortement selon les lieux considérés – faut-il rappeler que tous les pays d'Europe n'ont pas été de grandes puissances coloniales. Cependant, l'ensemble du continent a été fortement marqué par des réalités mondiales. Des rivalités entre États projetées à l'échelle du globe aux consommations individuelles de produits exotiques, c'est aussi le monde qui s'est imposé à l'Europe et a modifié l'existence de ses habitants. Enfin, les Européens ont développé des relations entre espaces non-européens, que l'on songe, par exemple, à la traite négrière entre l'Afrique et l'Amérique ou aux exportations de l'argent américain en Asie orientale, sans parler des relations intra-impériales ou plus récemment des relations Sud-Sud autour de la coopération et l'aide au développement. Sans doute le rôle éminent des Européens dans l'histoire de la mondialisation vient-il du fait que, plus précocement que d'autres, ils considèrent le monde comme un espace fini et, dès lors, ouvert au champ des possibles, c'est-à-dire de leurs appétits d'exploration, de conquête, d'appropriation et d'exploitation.

Au cours des dernières décennies, la mondialisation a été l'objet de nombreux travaux historiques qui répondent à une forte demande sociale de compréhension du monde contemporain. Sous différentes appellations, histoire

mondiale, histoire globale, histoire interconnectée, les historiens et les historiennes se sont détournés du récit national ou thématique pour saisir les phénomènes de mondialisation à large échelle dans le temps et dans l'espace. Le postulat de ces différentes approches est de « décentrer » le regard, d'abandonner le prisme européen pour produire, autant que possible, une « histoire à parts égales » (Romain Bertrand), dont l'ambition est de relativiser la place de l'Europe dans la grande histoire de la mondialisation. À l'inverse, mais sans pour autant que la démarche ne vienne contredire la précédente, d'autres entreprises ont eu pour objectif de replacer l'histoire de certains pays, la France et l'Italie notamment, dans celle du monde pour mettre en évidence la porosité entre ce qui relève de l'histoire nationale et de l'histoire mondiale (Patrick Boucheron et Andrea Giardina). Entre le global et le national se situe l'échelle continentale ou régionale – en l'occurrence européenne – que nous souhaitons privilégier. Ce choix ne traduit pas une opposition avec nos devanciers, mais davantage la volonté d'être complémentaire. Il s'agit pour nous autant de sortir du récit de la domination et d'une inéluctable et progressive occidentalisation du monde que de réfléchir de manière dialectique aux apports réciproques, aux influences croisées, aux transferts, appropriations et désappropriations entre l'Europe et le monde. Car c'est dans son rapport au monde que l'Europe s'est définie, a pris conscience d'elle-même, s'est construite et déconstruite, en donnant – en imposant souvent – et en recevant, dans un processus constant de métissage et d'hybridation culturelle qui, au total, continue de faire sa force et sa richesse actuelles.

#### DYNAMIQUES ET CONNEXIONS

Nous souhaitons retracer l'histoire de l'Europe et des Européens dans la mondialisation à travers plusieurs dynamiques envisagées de manière diachronique. Nous en avons privilégié certaines, renonçant ainsi à une exhaustivité impossible à atteindre dans le cadre de cet ouvrage, sans pour autant ignorer l'importance des échanges et des transferts d'autre nature qui sont au cœur de la mondialisation, notamment culturels, religieux, ou scientifiques et techniques.

Les ports ont été, et restent dans une large mesure, les lieux par excellence et les interfaces privilégiées de la mondialisation, qu'ils soient situés en Europe ou hors du continent. Les cartes représentant le développement des lignes de navigation reliant les principaux ports en sont l'illustration la plus commune. L'histoire des hiérarchies portuaires et de la façade maritime européenne est intimement liée à celle des rapports avec le monde. La mondia-

lisation s'est accompagnée de la création d'un maillage portuaire planétaire reliant des établissements que les Européens ont créés, en Amérique et dans certains cas en Afrique, ou préexistant et qu'ils ont intensément fréquentés, principalement en Asie. Lieux de concentration autant que de dispersion des hommes et des biens, les ports sont les épicentres de la mondialisation.

En dehors de la période la plus récente, les Européens ayant fait l'expérience de la migration sont partis d'un port pour en aborder un autre. Pendant longtemps, l'Europe a été une terre d'émigration que des millions d'hommes et de femmes, qui espéraient un avenir meilleur, ont quittée en prenant, le plus souvent, la direction de l'Amérique. Mais les Européens ne se sont pas contentés d'être les sujets de l'histoire mondiale des migrations. La traite des Africains vers l'Amérique, le recrutement de travailleurs dits libres, mais qui en réalité ne l'étaient pas, en Afrique, en Inde ou en Chine pour fournir une main-d'œuvre bon marché aux établissements européens sont des phénomènes majeurs de la mondialisation. Les migrations vers l'Europe des dernières décennies témoignent de l'attractivité du continent et de sa place dans des courants migratoires désormais globalisés.

Ces déplacements volontaires et plus ou moins contraints ont accompagné des flux de matières premières et de marchandises. Là encore, la cartographie des circulations organisées par les Européens montre des relations complexes qui mettent progressivement l'Europe en contact avec tous les continents, mais révèle aussi leur implication dans des échanges entre régions non européennes. Le développement de l'économie européenne, et notamment britannique, qui lui a permis d'être la première du monde au XIX<sup>e</sup> siècle, ne peut se comprendre sans les matières premières ou certaines marchandises manufacturées et denrées tirées d'autres continents, et sans le débouché des marchés extraeuropéens. Peu à peu, cette économie s'est internationalisée en intégrant un marché mondial dont la forme est toujours demeurée imparfaite aux yeux des tenants du libéralisme orthodoxe. Il est bien, malgré tout, une réalité qui se manifeste dans la convergence toujours plus importante des prix, dans la circulation du travail et du capital en fonction des conditions optimales de production, jusqu'à créer une interdépendance dans les processus d'élaboration et de fabrication des biens.

Très tôt, l'organisation par les Européens des flux humains et de marchandises a été pensée dans le cadre impérial. La figure de l'empire par sa capacité à accommoder la diversité des espaces, des hommes et des activités a été une des modalités majeures de l'inscription des Européens dans le monde car elle a façonné des rapports de force et

de domination, alimenté des représentations et stimulé des influences croisées. La formation d'empires coloniaux, leur apogée puis leur dissolution ont profondément marqué une histoire longue qui se poursuit encore au XXI<sup>e</sup> siècle.

Enfin, l'histoire de l'Europe dans le monde est aussi une histoire de rivalités expansionnistes autant que de collaborations consenties de plus ou moins bonne grâce. Dès le traité de Tordesillas (1494), qui opéra le partage ibérique du monde, les différentes puissances européennes durent imaginer les conditions de leur cohabitation dans les lointains, mais aussi penser les modalités de leurs rapports avec leurs interlocuteurs non européens. Entre satisfaction d'intérêts particuliers et coopération nécessaire, l'histoire politique et diplomatique de la mondialisation illustre l'ampleur du défi consistant à organiser un ordre international aussi stable que possible. Elle souligne l'évolution de la place des États européens dans la mondialisation, entre domination et crainte de la marginalisation qui, en s'appuyant sur un – fragile – processus d'unification, restent des acteurs dynamiques de l'organisation du système monde contemporain.

Ces perspectives pluriséculaires sur l'histoire de l'Europe et des Européens dans la mondialisation permettent de saisir les mouvements de fond et les continuités à travers le temps, mais elles peuvent aussi conduire à deux impasses historiographiques. Le premier danger est celui de l'effacement des singularités, fondues en une vaste fresque surplombante et incapable, par nature, de rendre compte des caractères propres à chaque expérience. Le second est l'essentialisation de l'Europe et la réduction à l'unité de ce que serait, et aurait été, un Européen. *In varietate concordia*, « unis dans la diversité », est la devise de l'Union européenne depuis 2000, choisie pour affirmer que c'est précisément la diversité des cultures qui fait la richesse de l'Europe. Comme l'a souligné Edgar Morin : « La difficulté de penser l'Europe c'est d'abord cette difficulté de penser l'un dans le multiple, le multiple dans l'un : *l'unitas multiplex*. C'est en même temps la difficulté de penser l'identité dans la non-identité<sup>6</sup>. » Nous avons souhaité adopter un point de

vue similaire en opérant une sélection, nécessairement arbitraire, de moments qui tous d'une manière ou d'une autre illustrent, du XII<sup>e</sup> siècle à nos jours, la richesse, la variété, la complexité et la réciprocité, voire les contradictions, des relations entre l'Europe, les Européens et le monde. Ces éclairages apportés par des historiennes et historiens français mais aussi étrangers permettent d'adopter une approche souple destinée à rendre compte de la multiplicité et de l'intensité des expériences du rapport à la mondialisation, dans le temps et dans l'espace, qui se révèlent par le prisme d'évènements connus ou méconnus.

Il ne s'agit évidemment pas, pour les participantes et participants à cet ouvrage, d'écrire une histoire de l'Europe et du monde sur le modèle d'un grand récit national qui se déclinerait à l'échelle continentale. Notre ambition est de proposer une histoire plurielle, par touches, par sauts, permettant d'articuler les singularités des époques, des lieux et des objets de la mondialisation avec les tendances transnationales de longue durée. Nous n'avons pas voulu une histoire de l'Europe en soi, ni des Européens pour eux-mêmes, mais une histoire de l'Europe et des Européens dans le monde et par le monde.

## Notes

1. RAYNAL Guillaume-Thomas, *Histoire philosophique et politique des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes*, t. 1, Amsterdam, 1770, p. 1-2.
2. OTLET Paul, *Les problèmes internationaux et la guerre : tableau des conditions et solutions nouvelles de l'économie, du droit et de la politique*, Genève/Paris, Kundig/Rousseau, 1916, p. 76.
3. LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin, 2013, p. 690-694.
4. BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. 3, Paris, Armand Colin, 1979, p. 12.
5. MORIN Edgar, « Éloge de la métamorphose », *Le Monde*, 10 janvier 2010.
6. MORIN Edgar, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 1990 (1987), p. 23.

## Bibliographie

- BAYLY Christopher, *La Naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2007.
- BEAUD Michel, DOLLFUS Olivier et GRATALOUP Christian (dir.), *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, 1999.
- BEAUPRÉ Nicolas et LOUIS Florian (dir.), *Histoire mondiale du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2022.
- BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2011.
- BERTRAND Romain, BLAIS Hélène, CALAFAT Guillaume et HEULLANT-DONAT Isabelle (dir.), *L'exploration du monde : une autre histoire des grandes découvertes*, Paris, Seuil, 2019.
- BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009.
- BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017.
- BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme : XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, 3 vol., Paris, Armand Colin, 1979.
- CHARLE Christophe et ROCHE Daniel (dir.), *Dictionnaire de la civilisation européenne*, Paris, Actes Sud, 2018.
- DOLLFUS Olivier, *La mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997.
- FRANÇOIS Étienne et SERRIER Thomas (dir.), *Europa. Notre Histoire, l'héritage européen depuis Homère*, Paris, Les Arènes, 2017.
- GIARDINA Andrea (dir.), *Storia mondiale dell'Italia*, Rome, Laterza, 2017.
- GRATALOUP Christian, *L'invention des continents : comment l'Europe a découpé le monde*, Paris, Larousse, 2009.
- GRATALOUP Christian, *Géohistoire de la mondialisation : le temps long du monde*, Paris, Armand Colin, 2015.
- GRILLO Paolo, *Le porte del mondo: L'Europa e la globalizzazione medievale*, Milan, Mondadori, 2019.
- GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004.
- LEVITT Théodore, « The Globalization of Markets », *Harvard Business School Review*, mai-juin 1983.
- MARNOT Bruno, *La mondialisation au XIX<sup>e</sup> siècle (1850-1914)*, Paris, Armand Colin, 2012.
- OSTERHAMMEL Jürgen, *La transformation du monde. Une histoire globale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Nouveau Monde Éditions, 2017.
- POLANYI Karl, *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 2009.
- POMERANZ Kenneth, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel/Maison des sciences de l'homme, 2010.
- SCHNAKENBOURG Éric, *Le monde atlantique : un espace en mouvement XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 2021.
- SINGARAVELOU Pierre et VENAYRE Sylvain (dir.), *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2017.
- SOCIÉTÉ DES HISTORIENS MÉDIÉVISTES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PUBLIC, *Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017.
- WALLERSTEIN Emmanuel, *Capitalisme et économie-monde : 1450-1640*, Paris, Flammarion, 1980.
- WALLERSTEIN Emmanuel, *Le mercantilisme et la consolidation de l'économie-monde européenne : 1600-1750*, Paris, Flammarion, 1984.

